

Jean-Pierre Pomès

Désir, devoir, doute *

En premier lieu je veux remercier Nathalie Billiotte-Thiéblemont, élue du Pôle 6, « Le Gay savoir toulousain », de m'avoir proposé d'intervenir à l'occasion de cette après-midi de travail préparatoire aux Journées nationales de l'EPFCL 2017, dont le thème est « Le devoir d'interpréter », ainsi que Nicole Bousseynroux et Jean-Pierre Bonjour de l'avoir accepté.

Je suis médecin généraliste. Je suis analysant. Je suis aussi collégien au sein de l'unité de Toulouse du Collège de clinique psychanalytique du Sud-Ouest.

L'intitulé de notre après-midi de travail est : « L'interprétation dans et hors discours analytique ». Je n'aurai pas la prétention de présenter une élaboration sur l'interprétation dans le discours analytique, dont je ne sais rien comme analyste, si ce n'est, dans le champ théorique, qu'elle existe et, dans le cours de mon analyse, des effets qui ont pu surgir. J'aborderai donc la question de l'interprétation en médecine générale et les effets qu'a produits sur mon exercice professionnel ma rencontre avec l'analyse et avec la psychanalyse. Et j'ai finalement retenu comme titre à mon intervention : « Désir, devoir, doute ».

Je suis médecin généraliste depuis trente-cinq ans. J'exerce, en tant que médecin généraliste libéral, depuis vingt ans en milieu semi-rural, à Orthez, dans les Pyrénées-Atlantiques. En médecine générale, nous interprétons les dits de nos patients et les signes cliniques recueillis par notre examen clinique. Nous devons savoir écouter, interroger, regarder, voir, toucher, palper, etc. Notre interprétation vise à donner un sens ou une signification clinique aux dits du patient, un sens ou une signification diagnostique aux données recueillies à l'occasion de l'examen clinique. Et, si notre conviction clinique reste insuffisante, nous pouvons encore faire appel à l'interprétation d'examens complémentaires et à l'interprétation de confrères spécialisés.

L'interprétation en médecine générale reste à son sens banal, premier. Le médecin apporte une explication à la description faite par le patient, en

s'appuyant sur son savoir médical, universitaire ou lié à son expérience singulière ; il la précise, il la corrige, il apporte sa touche personnelle, subjective. Ce travail lui incombe et à aucun moment il ne prétend diviser le patient. L'interprétation en médecine générale se doit cependant de répondre à un large éventail de présentations symptomatiques par les patients. Nous allons de présentations riches, parfois trop riches, en signes variés, sans liens évidents entre eux, auxquels il s'agira de donner des ordres de priorité ou entre lesquels nous devons trouver des éléments de connexion, à des présentations davantage monolithiques, mettant en avant un diagnostic déjà tout ficelé, en deçà et au-delà duquel nous devons explorer les dits du patient afin de l'infirmier ou de le confirmer. La position du médecin généraliste sera encore différente s'il s'agit d'une première rencontre avec le patient ou d'une rencontre avec un patient connu de plus longue date, dont la prise subjective sur ses troubles organiques ne lui est pas totalement étrangère.

Dans mon exercice j'ai souvent rencontré des patients souffrant de troubles psychiques. Pour autant les études de médecine préparent peu à ce genre de rencontre, avec, si je me souviens bien, une unité de valeur en psychiatrie d'une durée de dix heures. Dès ma première installation je me suis intéressé aux troubles psychiques, bien souvent relégués au second plan. J'ai donc essayé, dans ce domaine, d'offrir une écoute singulière aux patients. Mais, *in fine*, mes consultations se terminaient par la prescription de médicaments anxiolytiques ou antidépresseurs. Et pour ce qui concerne les patients suspects de psychose je m'appuyais systématiquement sur l'avis d'un confrère psychiatre.

Le désir

J'ai eu recours à l'analyse en 2007, après le décès de mon épouse, des suites d'un cancer. L'accompagnement, pendant trois années de maladie, puis son décès avaient laissé des traces et des effets qui m'ont amené à rencontrer un confrère psychiatre, qui était également psychanalyste. Après une année de travail sur mon deuil, il me semblait nécessaire de me pencher sur les orientations passées et à venir de ma vie, de tenter d'en savoir davantage sur moi, ce qui a motivé ma demande d'analyse. Cette première phase d'analyse s'est terminée au bout de deux ans par le départ à la retraite de la psychanalyste, surprenant, annoncé à peine un mois avant. J'ai pu rapidement rencontrer un nouveau psychanalyste, avec lequel je poursuis encore aujourd'hui mon travail. Le travail inauguré avec ce nouveau psychanalyste m'a peu à peu donné l'envie d'en savoir davantage sur

la forme de discours que j'entendais dans le cadre de mon analyse, et donc sur le discours psychanalytique.

J'ai assisté en 2009, à Bordeaux, à un séminaire des enseignants du Collège de clinique psychanalytique du Sud-Ouest. Le thème de l'année était « Les états dépressifs ». Ce jour-là, j'ai été séduit par le discours entendu. Je découvrais un écart flagrant entre l'approche médicale de la dépression et l'approche psychanalytique de l'état dépressif, avec ce qu'elle prend en compte de la singularité de chaque sujet. Après avoir participé à quelques séminaires proposés, à l'époque, par le Collège aux médecins, j'ai demandé en 2011 mon intégration au sein de l'unité de Toulouse du Collège. Cela fait donc six ans que je suis collégien, six ans déjà, et je dirai six ans à peine. En effet, au terme de ces six années, je me considère encore comme un « débutant » en psychanalyse. Au cœur du dispositif du Collège, l'observation des entretiens cliniques à l'occasion des présentations de patients est riche d'enseignements, tant au cours de l'entretien par ce qu'apporte chaque sujet reçu et par la façon singulière dont chaque analyste d'une part mène la relation analysant-analyste et d'autre part oriente l'entretien, qu'à l'issue de l'entretien lorsque chaque participant peut dire ce qu'il a entendu de la présentation, ce qui l'a interpellé, ce qui l'interroge.

Pour autant, « l'envie d'en savoir plus », initiale, a peu à peu cédé la place au désir de psychanalyse, inaugural. Et le travail effectué, si modeste soit-il, n'a pas été sans effet. J'ai pu constater que ma façon de recevoir les patients qui faisaient état de troubles psychiques s'infléchissait peu à peu, que l'écoute que je leur proposais s'enrichissait de mon travail au sein du Collège. Cette écoute devenait « entendre » et s'étendait à l'ensemble de mes patients, quelles que soient leurs demandes. Elle me mettait en position d'être davantage réceptif à la subjectivité de mes patients, y compris lorsqu'ils exprimaient des plaintes organiques, et d'être à l'écoute, au-delà de ces plaintes, d'un éventuel mal-être autre.

C'est en septembre 2011 que je me suis autorisé à recevoir une première patiente avec une écoute orientée par mon expérience analytique. Elle présente une psychose paranoïaque, qui était jusque-là bordée par le dévouement qu'elle portait à s'occuper de son père, puis de sa mère, jusqu'à leurs fins de vie. Elle est venue me rencontrer après le décès de sa mère. Puis en novembre 2012 je reçois un deuxième patient, lui aussi paranoïaque. Ensuite en juin 2013 je reçois une troisième patiente, elle aussi psychotique et particulièrement inquiétante, avec une importante menace suicidaire.

Un des effets de mon parcours psychanalytique est qu'en tant que médecin généraliste, je ne recule plus devant la psychose. Un autre effet est

que je suis en mesure de proposer à quelques-uns d'accueillir ce qu'ils veulent bien déposer de leur subjectivité dans le cadre de nos rencontres et de supporter ce que, de leur subjectivité, ils ne parviennent plus à articuler, ou ce qui est désarrimé, ainsi que les solutions qu'ils tentent d'y apporter.

Le devoir

Ces différentes rencontres ont pour conséquences de me faire connaître une nouvelle forme de solitude dans la rencontre duelle avec le sujet et de mettre au premier plan de ma pratique l'impératif éthique et le devoir du psychanalyste. Et, pour reprendre l'intitulé des Journées nationales 2017 de l'École, bien avant « le devoir d'interpréter », c'est déjà le devoir d'« y être », le devoir d'être à la bonne place, celle de l'objet *a* comme semblant, divisant le sujet, causant son désir, le devoir d'entendre, le devoir de faire quelque chose de ce que j'entends, le devoir de se taire bien souvent, le devoir de repérer le bon moment et de trouver les bons signifiants pour s'autoriser à dire, le devoir d'orienter les entretiens, le devoir de ne pas entraîner le sujet dans des impasses que j'aurais moi-même forgées par mes erreurs.

Ma position de médecin généraliste, si elle a pour avantage de me permettre de recevoir des sujets en tête à tête, au un par un, trouve rapidement ses limites. Le dispositif de consultation médicale pris dans le discours médical, scientifique et universitaire, ne permet pas de traiter de la causalité inconsciente d'une plainte ou d'une souffrance, tout au plus il permet de ne pas l'écartier, de la prendre en considération. La recevoir, l'accueillir, suppose une pratique clinique orientée par le discours analytique, sans toutefois le mettre en acte. Les conditions de réception dans mon cabinet sont organisées pour la pratique de la médecine générale, une réception en face à face, où je reste séparé du sujet reçu par mon bureau. Je reçois des patients qui adressent une demande à un médecin généraliste, pas à un psychanalyste, et dont je reste le médecin généraliste, ce qui peut être à l'origine d'une confusion préjudiciable au sujet que je reçois. Les trois sujets que j'ai cités ont accepté de séparer nettement les rendez-vous liés à une demande médicale et les rendez-vous liés à leur demande sur le plan psychique. Par ailleurs, je dois m'écartier résolument du devoir de « guérir » que j'ai appris et exercé pendant quarante ans. La réception de ces demandes est suffisamment complexe pour que la notion impérative du devoir, qui fait son chemin, me pousse, en juin 2013, à solliciter un des enseignants du Collège pour qu'il me reçoive en contrôle, travail que je poursuis bien sûr encore à ce jour.

Le doute

Alors que je poursuivais mon cheminement dans le champ de la psychanalyse, pendant l'été 2015 je me suis confronté à un « impossible », massif. Et, si la psychanalyse m'avait prévenu de l'existence potentielle d'un tel « impossible », mon analyse ne m'avait pas encore suffisamment prémuni de ses effets. Et j'ai dû me coltiner cet « impossible » et ces effets. Parmi eux, le plus surprenant et le plus désappointant fut que, lorsque la session du collègue eut repris à l'automne 2015, j'ai eu un moment d'affaiblissement subjectif remarquable, où j'ai senti que je n'étais pas là, à ma place, malgré ma présence corporelle. Après quelques semaines d'insistance, devant la persistance du trouble, j'ai décidé de suspendre mes diverses activités au sein du Collège et du Pôle, afin de prendre du recul sur mon implication dans ces dispositifs. À l'évidence mon parcours d'analysant était loin d'être suffisamment avancé, et encore moins abouti. J'ai donné l'exclusivité à mon analyse et à mes rendez-vous de contrôle. Ces mois passés en réflexion ont exacerbé le doute et m'ont permis de venir interroger l'épaisseur et la consistance de mon désir de psychanalyse. Les questions qui ont surgi dans l'analyse se sont déployées autour de ma capacité à répondre aux exigences du devoir du psychanalyste, mais aussi de ma capacité à entendre quelque chose de la transmission de la psychanalyse, à acquérir les savoirs théoriques fondamentaux. L'interrogation a aussi porté sur une question davantage essentielle, le désir d'être psychanalyste et ce sur quoi se fondait ce désir de tendre vers l'exercice de l'acte analytique. Car être psychanalyste, ça ne s'invente pas.

Aujourd'hui, le cheminement dans mon analyse me conduit à penser que l'acquisition de connaissances théoriques est certes indispensable, qu'une analyse personnelle aboutie est indispensable, mais que ces deux conditions ne sont pas suffisantes. Au-delà, chaque « élève » analyste, et je mets élève entre guillemets, chaque « élève » analyste doit s'inventer, pas à pas, au gré de son parcours singulier dans le champ de la psychanalyse, jusqu'à ce que, peut-être, un jour, il advienne analyste et puisse prétendre à exercer l'acte analytique.

C'est dans ce contexte de questionnements, alors que j'avais rejoint les activités du Collège depuis quelques semaines à peine, que Nathalie Billiotte-Thiéblemont m'a proposé d'intervenir à l'occasion de cette journée. J'ai accepté, c'était une façon de me mettre au travail. Au-delà, plus j'acceptais, au fur et à mesure des échanges de mail, plus le doute s'intensifiait, jusqu'à me procurer un embarras conséquent. Qu'est-ce que j'allais bien pouvoir dire dans mon intervention, devant une assistance composée de

psychanalystes de plein exercice ? Et la rencontre avec le doute et l'embaras m'a confirmé, s'il en était besoin, que mon cheminement, restant à parcourir, de l'interprétation en médecine générale, celle dont je me fais un devoir puisqu'elle conditionne le traitement du symptôme organique et le mieux-être du patient, à l'éventualité de l'exercice de l'interprétation dans le champ analytique, promet d'être long.

Pour conclure, un mot sur l'École

Quand j'étais beaucoup plus jeune, j'ai pratiqué pendant quinze ans le kendo, l'escrime au sabre japonaise. Chaque année nous bénéficions de l'encadrement d'un professeur japonais choisi par la Fédération japonaise. Ces professeurs avaient pour habitude de donner en présent aux élèves un *tenugui*, ce bandeau de tissu que les pratiquants nouent sur leur tête pour éviter que la sueur du front ne coule dans les yeux. Une année, un des professeurs me remit un *tenugui* qui portait l'inscription suivante : « Maladresse. Persévérance. Bonne chance. » J'ai demandé au professeur de me préciser le sens de l'inscription qu'il avait choisie. Il me répondit qu'il lui semblait opportun qu'un élève soit suffisamment maladroit, ainsi le professeur venait souvent à sa rencontre pour améliorer son travail. Par ailleurs, l'élève devait faire preuve de persévérance et travailler beaucoup et tout le temps. Enfin, pour ce qui concerne la bonne chance, il me dit qu'il entendait que l'élève pratique dans un bon dojo, une bonne école, au sein de laquelle il pourrait pratiquer avec de bons professeurs et de bons partenaires.

Je me permets de déplacer ce commentaire et de l'appliquer à mon parcours dans le champ de la psychanalyse.

Pour ce qui est de la maladresse, je n'en manque pas. Pour ce qui est de la persévérance, je souhaite en faire preuve encore de longues années, pour me mettre à bonne distance du doute, pour, peut-être, arriver au temps de conclure mon analyse, pour tendre vers les exigences du devoir du psychanalyste. Pour ce qui est de la bonne chance, j'apprécie les différents dispositifs de transmission proposés par l'École de psychanalyse des Forums du champ lacanien et, sans flagornerie, je pense être, en son sein, « à bonne école ».

C'est, entre autres, une école où le collégien que je suis est exposé en permanence à l'interrogation sur son désir vis-à-vis de la psychanalyse, ce qui fut notamment le cas à l'occasion de mes expériences du dispositif de cartel, et à l'interprétation.

L'interprétation dans la vie courante, hors la cure analytique, est plutôt du côté de la signification donnée aux actes et aux paroles. Elle peut

avoir un effet suggestif, inducteur, quand elle vise les intentions du sujet, quand elle interprète de façon « sauvage » ce qui échappe, notamment les lapsus ou les actes manqués, sans se référer à la subjectivité, celle révélée par la cure analytique.

Je vous laisse sur une vignette qui l'illustre. En juin 2015, je m'étais suffisamment enhardi pour me proposer à présenter au sein de l'unité de Toulouse la situation clinique d'un patient qui vient me rencontrer. Au terme de ma présentation s'ouvre une discussion. Et, au beau milieu de celle-ci, alors que cela n'avait rien à faire là, je m'entends à peine dire : « Et je n'ai rien contre les femmes. » Aussitôt j'entends l'enseignante qui était à ma gauche me dire : « Quelle belle dénégation, Jean-Pierre. » Une fraction de seconde, je me tourne vers elle, interloqué. Je vois son visage, avec un beau sourire, un regard soutenu, et je l'entends me répéter : « Quelle belle dénégation. » C'est un moment suspendu, hors de la discussion en cours. Cet échange se serait produit en séance d'analyse, je pense qu'il aurait été possible que la séance soit interrompue à ce moment.

Mais nous sommes en séance du Collège et la discussion reprend son cours. Et, dès qu'elle s'achève, je m'empresse de refouler l'échange dont je viens de vous parler. Je ne voulais rien en savoir. Et le refoulement va durer. Il faudra que je me mette au travail sur mon intervention d'aujourd'hui, sur le thème des Journées nationales de l'École, pour que ce dire de l'enseignante revienne à la surface de ma mémoire et qu'il prenne valeur d'énigme à interroger, pour en comprendre les effets, mais aussi pour situer ma position par rapport à l'autre, ce que j'ai pu évoquer en séance avec l'analyste qui me reçoit.

Au bout du compte, être interprété par l'autre n'augure pas de la façon dont le sujet l'interprétera.

Je m'arrête là, voilà où j'en suis. Je vous remercie de votre attention.

Mots-clés : entendre, interprétation, désir, devoir, travail, savoir, doute, impossible.

* ↑ Après-midi d'intercartel, « L'interprétation dans et hors l'expérience analytique », à Toulouse le samedi 30 septembre 2017, activité préparatoire aux journées de l'École 2017 « Le devoir d'interpréter ».